

Le nageur

Ludovic Schweitzer

Numéro 86, automne 2000

Le sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schweitzer, L. (2000). Le nageur. *Moebius*, (86), 61–68.

LUDOVIC SCHWEITZER

Le nageur

*Sport. Pratique méthodique des exercices
physiques non seulement en vue
du perfectionnement du corps humain, mais
encore de l'éducation de l'esprit.*
Nouveau Petit Larousse illustré, 1955

SA FEMME

On pourrait d'abord dire: l'eau est partout. Elle porte les mots sur le bout des langues, noie dans le monde des souvenirs les blessures trop amères et, ajoutée au vin, évite les gestes libérateurs qui font les criminels.

On est en plein été. Les pelouses rêches et jaunes de soif sont plus dures que le goudron qui ondule dans les rayons du soleil et colle, poisseux, sous les pas des marcheurs.

Elle stationne la voiture dans le garage.

Ils entrent dans la maison.

Dans l'entrée, large, la femme laisse tomber ses sandales. L'homme la suit et il rit en la voyant se précipiter tout à coup, comme prise d'ivresse, vers la cuisine. Elle ouvre la porte du frigo au moment où il la rejoint. Elle prend une bouteille de bière et, le regard perdu vers le plafond, elle fait aller la bouteille contre sa tempe.

— J'aimerais bien être à sa place, dit-il avec une ironie qui a des relents d'habitude.

Le regard de la femme demeure perdu sur des sommets glacés et silencieux. Elle place la bouteille entre ses seins puis elle éclate de rire. L'homme n'a pas bougé. On entend, dehors, une voiture démarrer sur les chapeaux de roues.

— Je vais mettre de la musique, dit-il.

La femme le regarde sortir de la cuisine et elle se raidit légèrement. Elle éprouve une subtile frustration qui la pousse à reprendre la même course précipitée que tout à l'heure.

La piscine est pleine à craquer. La foule piaffe. On arrive à ce moment de la journée où la plus importante course va avoir lieu. On appelle les nageurs. Certains font un dernier exercice d'assouplissement, respirent en quête du surplus d'énergie qui fera la différence ou ajustent leurs lunettes. Tout s'arrête quand ils montent sur les plots de départ. L'eau elle-même est immobile jusqu'au moment où les huit paquets de muscles se jettent dans les airs et la pénètrent avec des claquements plus ou moins harmonieux.

La femme se trouve maintenant dans le salon. Elle est nue, assise sur sa robe. Une odeur de tabac a envahi la pièce. Des rideaux abricot filtrent la lumière du soleil. Elle regarde une vitrine qui contient des coupes et des médailles. Elle pense je devrais aller prendre une douche.

Mais elle continue à regarder la vitrine sans bouger. L'homme entre dans la pièce. Il lui tend un verre rempli de bière mexicaine. Il y a placé une rondelle de citron.

— Je vais bientôt partir, dit-il.

Elle boit.

— J'espère que l'orage va éclater ce soir, dit-elle. L'homme s'habille.

Elle pense mais à quoi ça ressemble ces coupes, c'est kitsch à mourir, c'est pire que des assiettes bretonnes. Je vais foutre toutes ces horreurs à la cave.

Dans la piscine, les nageurs sont lancés à la poursuite du bonheur. Les bras tournent comme des déments dans leur cage. Les jambes frappent comme des policiers. On est en plein délire. Évidemment, il va gagner, pense-t-elle. Et on entend dans la foule son nom qui est crié, avec des battements de mains et de pieds qui résonnent, cathédrale vibrante, dans le cœur de la foule.

Elle s'est levée précipitamment pour aller le rejoindre alors qu'il allait sortir. Elle est toujours nue.

— Tu avais oublié ton briquet, dit-elle.

Et elle ouvre sa main sur les plaques de nacre qui recouvrent le briquet.

— Merci, dit-il avant de sortir.

Elle revient s'installer dans le salon et elle relance le disque.

— *Don't try to take me down, just because you're down.*

Elle n'a toujours pas pris sa douche. Elle pense j'avais tellement aimé notre voyage au bord de la mer. J'aimais tellement tout.

Elle se lève et va remplir son verre de bière. S'il y a un truc que je déteste, c'est bien de me faire taper dessus. Elle va se rasseoir. Elle passe ses mains sur ses jambes et sur ses hanches. Je ne vois pas pourquoi il se sent toujours obligé de me frapper. Il n'était pas comme ça, avant.

Dans la piscine, les dernières secondes ont été rythmées par un gong invisible. L'intensité de l'attente a atteint un niveau insoutenable jusqu'au moment où sa main a claqué contre le muret. Elle s'est bouché les oreilles. Une gerbe d'eau s'est alors élevée dans les airs, frappant les rayons du soleil, en même temps qu'un cri de jouissance épouvantable et libérateur.

SON ENTRAÎNEUR

Et moi j'affirme que l'eau est une vipère paranoïaque. Elle empoisonne la vie avec son ennui limpide, son grand rêve de pureté et sa concentration en alcool dangereusement insuffisante.

L'eau est comme la conscience. Sa lucidité est suspecte.

Il y a dans le fond de ma bouteille de whisky comme un résidu noirâtre. C'est un archipel en décomposition dont tous les habitants vont périr noyés. Il en restera un, bien sûr, et ce sera David – mon David. Je le vois nager au milieu des cadavres flottants. Parfois son bras heurte un corps gonflé d'eau qui tremble sous le choc. Aucune pensée ne retient ses gestes et les souvenirs se dissipent autour de lui pour retrouver le calme des vagues qu'il laisse dans son sillage et qui, sans lutter, s'aplatissent jusqu'à disparaître.

Quand je l'ai vu pour la première fois, il avait quatre ans. Ses yeux ne quittaient pas le bassin chloré de la piscine. Il s'est approché du bord jusqu'à se mettre en déséquilibre, a tendu une main blanche vers les arbres du parc qui se reflétaient dans l'eau. Et avant de se lancer, il a remonté son maillot et m'a dit:

«Je veux ça.»

Il ne savait pas, alors, que l'on ne marche pas sur l'eau. Et sans faire un mouvement, peut-être paralysé par la surprise, il a coulé.

Il m'a fallu inventer de nouvelles techniques de nage pour plonger dans son esprit. J'y ai découvert des courants formidables de brutalité qui surgissaient comme des morts au milieu d'un rêve, les souvenirs à la main, tels des marteaux incontrôlables, frappant au hasard d'une peur ou d'un désir subit de broyer les miroirs qui nous forgent.

À présent, je ne peux plus rêver. En m'éloignant de la rocaille inerte du littoral envahi par une foule armée de joie et de drapeaux multicolores, j'ai traversé les flots jusqu'à une île où, paré d'un voile immense et d'une beauté fascinante, j'ai contemplé les yeux froids de la victoire.

Oui, David a tout de suite été un champion. Une flamme glacée fait de ses yeux un phare éblouissant. Le désespoir se balance avec lui comme un ivrogne pour couler à pic dans ses rages, toujours à l'affût d'une course à remporter: un de ces os déjà rongés que les bâtards se disputent pour aller, dans les recoins les plus sombres, rogner en bavant de bonheur leur espoir de réconciliation avec le monde, avec les autres et avec eux-mêmes.

Je lui ai appris à nager parce qu'il est le nageur parfait. Il ne prend le départ que pour gagner. Sa pureté est une hallucination qui dure. Je lui ai fait quitter la terre ferme d'incertitudes qu'on voulait lui imposer. L'éducation, les amis, les lectures: j'ai tout envoyé promener pour l'amener à être ce qu'il était déjà sans le savoir.

Hier, il a remporté une de ses plus belles victoires. Cinq secondes d'avance. J'aime voir ses muscles frapper

l'eau. J'aime son corps en apesanteur voguant en marge des attentes. J'aimerais qu'il aille au bout de lui-même. Sa femme m'a exhorté à lui laisser prendre du repos. Peut-on prendre du repos? Que peut-on attendre du repos? Je ne suis pas d'accord. Pour être tout à fait juste, je dirais: le repos est fait pour les cadavres. Dure leçon que celle de la vie. Je l'aime bien, sa femme. Elle est touchante. Mais elle n'a rien compris.

David a des passes difficiles. Les doutes envahissent son esprit. Pour un entraîneur, il n'y a rien de pire qu'un doute. J'aurais aimé lui dire que les champs allaient se couvrir de fleurs, que j'avais déjà pu flotter, ne serait-ce qu'une fois, au milieu des essences divines, complètement libéré de ces pressions insidieuses et féroces qui nous cantonnent en nous-mêmes. Était-ce mon rôle de lui cacher la vérité? Je lui ai dit que la vie est une saloperie qui nous écartèle sans cesse entre ce qu'on aimerait faire et ce qu'on n'ose pas. Je lui ai dit que le bonheur n'était pas pour lui. Je lui ai dit que le bonheur n'était pour personne.

C'était avant sa dernière course. Il me paraissait hésitant. Il me fallait trouver en lui de quoi écarter les mâchoires du piège. J'ai plongé à nouveau à la recherche d'un miracle. J'ai fait mon métier. J'ai fait preuve d'imagination. Je lui ai dit que sa femme le trompait avec son meilleur ami.

Évidemment, il s'en doutait.

SON AMI

L'eau est une source d'inspiration. Elle jaillit: on peut la frapper ou y plonger son corps, elle lave les fautes comme une esclave fidèle. Qui songerait à interdire une larme de bonheur aux âmes perdues? Qui nous ouvrirait les veines du désespoir par caprice?

Je suis chroniqueur sportif et David est mon meilleur ami.

Des gens affirment que je suis un vendu. Peu m'importe.

«Quand on voit les sommets des vagues s'abaisser pour rendre un hommage légitime à sa prestance et à sa détermination, on est saisi par un sentiment proche

de l'extase. Quel athlète a donné avant lui l'impression que la force était une bête domestiquée?»

David se tient près de moi. Il lit l'article que j'ai écrit.

— Je me demande parfois si ta cervelle n'est pas ravagée par cet alcool que tu bois comme un élixir de bonheur.

David aime à manifester des réserves quand on le complimente.

«Jamais encore les bassins ruisselant de gloire n'avaient accueilli pareil monstre à dorloter. Le génie, en matière de sport, est une denrée si rare que l'on se doit d'en souligner la beauté. Cela consiste en une de ces figures dont l'existence est si improbable qu'elle vous révulse les yeux de l'imagination. L'envie de vomir devient intolérable. Vos organes cherchent à se faire la belle. Le cœur, un poumon, tout veut quitter le carcan d'hébétude qui le maintient dans l'exact roulement de la vie. On en est alors à se demander si la douleur n'est pas, au bout du compte, la véritable maîtresse des portes. Mon optimisme me laisse à penser qu'il n'en est rien. Mes journées me contraignent à traverser des nuits blanches remplies d'allégresse morbide.»

David est tourné vers la fenêtre. Son dos massif ne laisse en rien présumer de la puissance de sa volonté. Il est prêt à tout. Il a franchi les frontières et, de ce pays d'où l'on ne revient pas, il contemple, telle l'une de ces divinités égyptiennes à demi oubliées, les vagues que le temps envoie lui lécher les pieds.

— J'aime beaucoup ce que tu écris sur moi. C'est flatteur et, évidemment, j'aime ça. Mais je me demande une chose, depuis le temps que l'on se connaît. Je fais des exploits en matière de sport et tu fais des prouesses en matière d'articles: éprouves-tu la même joie en écrivant que moi, quand je remporte une victoire comme celle d'aujourd'hui, et que mes veines sont gonflées d'amour pour l'humanité entière? Et cette joie, la vois-tu te quitter sans avoir pu apprendre à la connaître?

David avait ceci de particulier que rien ne pouvait le laisser en repos. Quand il était vainqueur, notre ami

commun – le doute – venait encore encombrer la mélodie de sa jouissance d'un air nostalgique.

J'aimais beaucoup son être assoiffé de gloire. J'aimais par-dessus tout sa haine de la gloire. Quand on travaille, comme moi, entouré de nombreuses contraintes, on aime à aimer n'importe quoi, pourvu qu'un soupçon de nouveauté nous autorise à écrire des articles enflammés.

Ce que je retiens de lui: ses yeux comme des lames qui entraient dans votre beurre, son bras hésitant qui vous aurait broyé pour une fausse note, son style de nage, parfait comme un rêve d'amour qui nous hante.

— Je voudrais que tu arrêtes de faire de moi un héros. Tu sais bien qu'il n'y a aucune différence entre nous.

— Entre nous peut-être: mais c'est pour les autres que j'écris.

«Mortels! Apprenez l'heureuse nouvelle: le jour de notre Rédemption a sonné, les fleurs de l'autre monde vont bientôt éclore pour nous et rien ne s'opposera plus à notre bonheur. Il arrive et de sa voix il dissipe le mal car son cœur est pur: c'est David.»

Je suis allé remplir un verre de bière mexicaine et j'y ai placé une rondelle de citron.

David m'a dit un jour: «Je me demande si les limites sont réelles.» Et je n'ai rien répondu. Il a pris un cigare parce que, de temps à autre, il était heureux. Il n'avait pas de feu et s'est tourné vers moi.

— Tu as toujours ce magnifique briquet que ton grand-père t'a légué, avec la fameuse maxime que son régiment s'était attribuée: «Voguons sur les ailes de la mort.» Quelle inspiration!

David me fixait. Pas un battement de ses cils ne pouvait trahir, à ce moment-là, les pensées qui torturaient son esprit. Il a simplement souri et je lui ai tendu mon briquet dont les plaques de nacre luisaient d'une irisation trouble et éclatante d'humanité.

